

NOUVELLES ÉTRANGÈRES

L'armée anglaise dans l'Afghanistan vient de subir un échec terrible ; la brigade commandée par le général Burroughs a été attaquée et taillée en pièces par un gros détachement de troupes sous le commandement de Ayoub Khan, à Girishk, sur les bords de la rivière Hulmund.

Le général Burroughs se portait au secours de Wali Shere Ali, gouverneur de Candahar, une partie des troupes de ce dernier ayant déserté pour rejoindre Ayoub Khan qui s'avancait sur Candahar. Les troupes anglaises se mirent à la poursuite des déserteurs et les ayant rejoints, les désarmèrent en partie, Ayoub Khan se trouvant alors à une petite distance de Girishk, et ayant appris que les troupes anglaises qui s'avançaient à sa rencontre n'étaient pas nombreuses et que les troupes de Wali Shere Ali s'étaient révoltées, il résolut de frapper un grand coup avant que des renforts pussent être envoyés de Candahar.

Il réussit à attaquer les troupes anglaises avant que celles-ci eussent rejoint les troupes de Shere Ali, et comme il se trouvait à la tête de 10,000 hommes et que la brigade anglaise ne se composait que 3,000 hommes, il est facile de deviner quel a été le résultat du combat.

Ayoub Khan n'est que l'instrument de certains chefs afghans qui sont hostiles à l'Angleterre et en bons termes avec la Russie.

La nouvelle de ce désastre a causé la plus vive sensation à Londres et si les détails transmis par le télégraphe sont exacts, il est évident qu'une guerre terrible va commencer dans la partie méridionale de l'Afghanistan.

En France, la question des décrets contre les corporations religieuses préoccupe toujours vivement les esprits. Les avocats les plus célèbres ont exprimé l'opinion que ces décrets étaient illégaux. L'expulsion des jésuites serait par conséquent aussi contraire à la loi qu'à la justice et à la religion. Plusieurs tribunaux se sont déclarés compétents à juger les cas d'expulsion qui leur sont soumis, malgré l'opposition du gouvernement qui prétend qu'il s'agit simplement d'actes administratifs. Le nombre des magistrats qui résignent plutôt que d'appliquer les fameux décrets, augmente tous les jours.

Rocheport poursuit avec acharnement la croisade qu'il a entreprise pour démolir Gambetta.

Ce Rocheport et ses pareils tiennent évidemment à démontrer qu'on a eu tort de leur ouvrir les portes de la France et à prouver que la république est impossible en France. Cela paraîtra encore plus clair dans quelque temps.

PENSEES

Le danger est la pierre de touche des caractères. On ne se connaît pas soi-même tant qu'on n'a pas cette épreuve.

C'est l'amour qui nous inspire les grandes choses et qui nous empêche de les accomplir. — A. DUMAS, Fils.

Si l'on ne voulait qu'être heureux, cela serait bientôt fait ; mais on veut être plus heureux que les autres, et cela est presque toujours difficile, parce que nous croyons les autres plus heureux qu'ils ne le sont. — MONTESQUIEU.

Dans le chemin abrupt de la vie, entre le désir de monter et la crainte de descendre, qu'il y a peu de place pour la joie d'être arrivé !

Pensées de femmes : Combien les hommes seraient aimés s'ils étaient aimables ! Combien les femmes seraient aimables si elles étaient aimées !

Extrait du dernier article de Diogène (M. Félix Pyat), dans le Mot d'ordre.

Six fois ton représentant, je ne t'ai jamais trompé. Souviens-toi et crois-moi ! Tout ce que nous avons attaqué ensemble est tombé. Nous avons brûlé trois Trônes, jeté la Couronne à la hotte, renversé la colonne et rasé les Tuileries. Tout ce que nous avons voulu ensemble a vaincu ou vaincra. La République, tu l'as. LA COMMUNE, TU L'AURAS.... etc., etc.

LA CHASSE AUX FEMMES

Sous ce titre, un écrivain français adresse au gouvernement républicain qui chasse les religieux de France l'éloquent apostrophe qui suit :

Savez-vous ce que vous trouverez encore, dans ces cloîtres que vous menacez de violer et de détruire ? Vous y trouverez des blessées de tous les partis, des âmes que vous et les vôtres avez déchirées, des noms et des souvenirs qui devraient vous inspirer plus d'égards et de respect.

Vous y rencontrerez, par exemple, la sœur et la fille de Prévost-Paradol, la sœur de Beulé, la sœur de Jules, les trois sœurs de Valentin, l'ancien préfet du 4 septembre et l'ancien sénateur de la gauche ! Et ne dites pas que c'est pour assurer leur liberté que vous brisez la porte de leurs couvents. C'est bien volontairement qu'elles sont là, pleurant et priant pour ceux qu'elles ont aimés, et beaucoup n'auraient encore qu'une parole à prononcer pour en sortir avec la fortune.

— Mon enfant, a dit un jour la baronne de Rothschild à la fille de Prévost-Paradol ; mon enfant, choisissez un mari au gré de votre cœur : je vous donnerai 300,000 francs de dot.

— Madame, répondit doucement l'orpheline, je vous remercie : j'ai choisi Dieu pour époux !

Elle veut le garder : allez-vous le lui arracher ?

\* \*

Mais ce n'est pas tout.

Vous ne savez pas à quoi vous pouvez vous heurter au seuil de ces maisons de pénitence et de prière que vous prétendez violer. Vous ne savez quelle force cachée vous pouvez atteindre sous cette bure et sous ces voiles. — Prenez garde !

Ce qui doit vous arrêter, ce n'est pas seulement le respect pour d'invincibles croyances, la pitié pour des blessures inguérissables, la reconnaissance pour d'inappréciables services, l'admiration pour d'incomparables vertus. — La politique même vous conseille ici les ménagements et la prudence.

Je ne parle pas de ces grands noms de l'aristocratie européenne ensevelis dans d'obscures cellules de nos couvents, et qui répondent, au dehors, à des situations considérables, à des influences supérieures, à de véritables puissances qu'il est toujours dangereux de mettre contre soi. Je ne parle pas de cette princesse de sang royal qui se cache dans un cloître de Paris, et que vos décrets pourraient jeter demain dans le ruisseau, en blessant au loin plus d'une couronne. — Je veux seulement vous montrer, par une révélation curieuse à quelle force mystérieuse vous pouvez vous heurter, en compromettant la France elle-même avec vous.

Ecoutez. — Il y a dix ans, à l'époque du siège, quand les vivres manquaient, quand les obus allemands pleuvaient dans Paris, l'ambassadeur d'Angleterre, lord Lyons, prit sous sa protection le Carmel de la rue d'Enfer et le couvrit officiellement du pavillon britannique. Il fit plus que d'écarter ainsi les projectiles prussiens, il prit soin de fournir chaque jour le couvent des vivres nécessaires.

Pourquoi cette sollicitude d'un étranger pour une maison française, d'un protestant pour un prêtre catholique ? C'est que, dans l'ombre du Carmel de la rue d'Enfer se trouvait la propre nièce de lord Lyons, la jeune sœur du duc de Norfolk, qui venait d'y ensevelir, avec une beauté royale, le plus grand nom de l'Angleterre.

Quand il s'était agi d'accomplir le sacrifice, sa mère, la duchesse douairière actuelle de Norfolk, avait étalé devant ses yeux, dans ce magnifique château d'Arundel, en Ecosse, qui n'a pas coûté moins de quinze millions à rebâtir, toutes les splendeurs d'écrins qui passent pour les plus éblouissants des trois royaumes, et qui contiennent notamment un merveilleux collier de perles à trois rangs, donné par Marie Stuart à un des ancêtres du duc. Aucune tentation de put affaiblir la vocation religieuse de la jeune fille, et

c'est avec l'irrésistible élan de l'amour qu'elle vint cacher dans un cloître de Paris les joies profondes de son sacrifice.

Savez-vous ce qui se dérobe ainsi aux regards humains dans toutes ces cellules contemplatives d'où la prière monte incessamment vers Dieu pour ceux qui l'oublient ? Savez-vous à quoi peut toucher la brutalité de vos décrets ? Avez-vous moins d'égard que les boulets prussiens, et allez-vous jeter dans la rue les Carmélites, les Augustines, les Franciscaines, les Ursulines, toutes ces vierges, tous ces dévouements, tous ces héroïsmes, au risque de vous brouiller avec la terre en même temps qu'avec le ciel ?

Dans une critique du livre de M. de Lamothe publiée dans le Journal des Economistes par M. de Fontpertuis, on lit :

Vers la fin de 1873, un Français, qui venait de voir ses compatriotes à l'œuvre en Algérie et au Sénégal, et sous la tutelle parfois bien gênante d'une administration trop centralisée et presque sans attaches locales, concevait le projet d'aller examiner sur place ce qu'avaient bien pu faire les Français du Canada, sous une domination étrangère, mais avec un régime d'autonomie et de grande liberté.

Ce projet, M. de Lamothe l'a réalisé : le 17 juillet 1873 il prenait passage sur le Moravian, steamer de la ligne Allan, et quelques jours plus tard il débarquait à Québec. L'une de ses premières impressions sur ce sol ne fut point précisément à l'honneur de l'initiative et de l'esprit d'entreprise de nos négociants et de nos armateurs. Au lieu de thé qu'on lui offrait pour breuvage à son déjeuner, M. de Lamothe avait demandé une bouteille de vin français : on lui en emporta une, en effet, et elle était même munie de l'étiquette réglementaire attestant sa provenance de Bordeaux. En fait, c'était un affreux breuvage, et le vignoble dont il provenait avait été cultivé dans les docks de Liverpool. Mais, nous dit-il, n'est-ce pas un peu notre faute, et pourquoi maintenant qu'il n'y a plus de Navigatio Act laissons-nous les marchands-commissionnaires du Royaume Uni vendre au Canada et dans presque tous les pays lointains, sous l'étiquette de produits français, des marchandises médiocres et trop souvent frelatées ? Ainsi, au Canada, on évalue à 40 ou 50,000,000 de francs la valeur totale des produits français ou réputés tels qui s'y consomment annuellement, tandis que nos exportations directes en vins, eaux-de-vie, sucres, soies ne dépassent guère le cinquième ou le quart de ce chiffre.

Cela vaudrait cependant la peine de s'en soucier davantage : il y a en effet dans le Dominion de 1,300,000 à 1,500,000 personnes de souche française qui parlent encore notre langue et qui se souviennent toujours de leur ancienne mère patrie. Ce sont les descendants en droite ligne de ces dix mille Normands, Bas-Bretons, Saintongeais et Lyonnais qui ont colonisé le Canada, car l'ancienne France pendant cent cinquante ans de domination effective n'y a point envoyé un plus grand nombre de colons, et cette circonstance seule réduit à leur juste valeur les admirations intéressées de certaines gens pour l'ancien régime colonial, pour les créations "de la grande époque monarchique." La vérité est, — et M. de Lamothe lui-même en fait la remarque, — que dans la Nouvelle-France et le bassin du Mississipi, terres fertiles, faible population indigène, magnifiques communications fluviales pénétrant au cœur même du pays, tout semblait favoriser nos entreprises. Mais l'égoïsme de Louis XV et l'imbécillité de ses bureaucrates en ont décidé autrement : les Anglais nous ravirent la Nouvelle-France, et il nous fallut céder aux Espagnols la Louisiane menacée du même sort. Le premier recensement de celle-ci opéré par ses nouveaux maîtres accusa moins de 6,000 habitants de race française, et c'était plus de cent ans après la découverte du Mississipi.

SÉRICICULTURE

Soixante mille vers à soie environ, dit la Presse de Philadelphie, sont au travail dans la ferme de Frank Graff, à Bringham, comté de Delaware, Pennsylvanie, et déploient une grande activité. Plusieurs ont presque terminé leur tâche, et les cocons couleur de paille s'entassent rapidement. La magnanerie est sous la surveillance de miss Martha Hamilton, qui se félicite grandement du succès de ce premier essai. Les vers, après l'éclosion, sont aussi minces qu'un cheveu, et doivent être nourris immédiatement avec des feuilles de mûrier. Leur croissance est très rapide, et en six semaines ils atteignent tout leur développement, près de 3 pouces de long. Leur appétit est vorace, et ce n'est pas une petite affaire que de leur trouver assez de nourriture. Il faut fourrager le pays sur une étendue de plusieurs milles à la ronde, les mûriers étant clair semés dans la localité.

Quand tous les vers commencent ensemble leur repas, le bruit ressemble à celui d'une averse tombant sur un toit. Pendant sa croissance, le ver à soie est d'une couleur verte ; son corps, doux au toucher comme du velours, est muni de neuf petits trous pour la respiration. Quelques-uns se sont échappés de la magnanerie et ont grimpé sur le toit, où ils filent leur cocon. La soie, qui est dans le corps du ver sous forme de gomme, en sort en deux toisons qui s'unissent pour former un fil de soie.

Quand l'insecte commence son cocon, il fait d'abord une couverture extérieure de bourre de soie, à l'intérieur de laquelle il file dans tous les sens, tantôt s'élevant, tantôt s'abaissant, jusqu'à ce que son corps soit entièrement enveloppé.

Le cocon achevé, le ver devient chrysalide, pour ressortir plus tard papillon, pondre des œufs et mourir. Si le sériciculteur veut se procurer de la graine, il laisse accomplir toutes ces transformations, mais s'il veut de la soie, il étouffe l'insecte pendant qu'il est sous forme de chrysalide, car si on le laisse sortir lui-même du cocon en le rongant, la soie est rompue et sans valeur. Pour étouffer la chrysalide, on met les cocons au-dessus du feu ou on les blonge dans l'eau bouillante. Cette industrie de la soie demande beaucoup de travail, et il reste à voir si elle paiera.

VARIÉTÉS

L'oncle à sa petite nièce âgée de huit ans : — Veux-tu de moi pour mari ? lui demande-t-il en riant.

— Oui ! répond d'abord l'enfant ; puis, après un moment de réflexion : au fait, non ! je n'aurais que huit ans de plus que mes enfants, et ils ne voudraient pas m'obéir !

\* \*

Un Anglais racontait hier que, étant à Naples, en train de prendre le thé avec sa femme, par un soir d'orage, la foudre était entrée dans la chambre et que la pauvre femme avait été réduite en poussière.

— Ah ! mon Dieu, s'écrie un des auditeurs, et qu'avez-vous fait, qu'avez-vous dit ?

L'Anglais, froidement : — J'ai sourné et j'ai dit : " John, balayez lady ! "

\* \*

Un vent de discorde souffle sur le high-life parisien. Jusqu'au potit kaoul qui a eu une discussion avec T....

— J'ai été sur le point de lui jeter ma carte, disait-il ; cela n'a tenu qu'à un fil.

— Le fil de l'épée ! a murmuré quelqu'un qui le connaît bien.

\* \*

Un homme se présente à l'une des barrières de Paris, en 1793 ; on lui demande sa carte ; il répond qu'il l'a oubliée ; on l'interpelle alors de déclarer son nom.

— Je suis monsieur le marquis de Saint-Cyr.

— Citoyen, il n'y a plus de monsieur.

— Eh bien ! le marquis de Saint-Cyr.

— Tu dois savoir, citoyen qu'il n'y a plus ni noblesse, ni titres, et par conséquent plus de marquis.

— En ce cas, de Saint-Cyr.

— On ne porte plus le de.

— Alors, Saint-Cyr tout court.

— Nous n'avons plus de saints.

— Enfin, Cyr, puisque vous le voulez.

— Il n'y a plus de sire.... tu dois le savoir, nous sommes en république.

— Eh bien ! en ce cas appelez-moi comme vous voudrez.